

Sacré bonhomme !

On croyait avoir tout lu, ou pouvoir encore tout lire avec l'imposant volume, mille huit cents pages, publié l'an dernier (cf. Q. L. n° 958) intitulé Œuvres. Il y manquait quelques textes devenus introuvables, tous inscrits dans cette période (1976-1982) dont l'éditrice et préfacière, Sandra Alvarez de Toledo, rappelle qu'elle fut celle de la « fin des utopies, des alternatives », celle du « retour à l'ordre ». Le contraste, aujourd'hui, n'en est que plus marquant.

MICHEL PLON

FERNAND DELIGNY

L'ARACHNÉEN ET AUTRES TEXTES

Avant-propos de Sandra Alvarez de Toledo

Postface de Bertrand Ogilvie

L'Arachnéen éd., 253 p., 25 €

Deligny persiste et signe, il foule aux pieds toute forme d'idée reçue, il anticipe sur la destruction qu'engendreront les impératifs de gestion, d'évaluation et autres classifications aujourd'hui triomphants dans ces domaines, l'éducation, la santé mais aussi la folie, où les valeurs de liberté et d'altérité sont en train de périr.

Deux ensembles composent ce mince volume à la densité extrême : le premier est constitué d'un cahier intitulé *L'Arachnéen*, terme devenu le nom de la maison d'édition, le second, intitulé *Quand le bonhomme n'y est pas* est un ensemble de brefs textes pour l'essentiel écrits à l'initiative d'Armando Verdiglione – naufragé de ces belles années de la pensée en ébullition ? – et publiés par le même, d'abord dans sa revue *Spirali* où le nom de Deligny voisinait avec ceux de Barthes, de Luciano Berio, de Sciascia, de Szasz, de Tosquelles et de bien d'autres, puis réédités en un volume intitulé *I Bambini e il Silenzio* publié à peu près simultanément en italien et en français chez Galilée en 1980.

Difficile de définir en peu de mots – et du reste souffre-t-elle l'idée même d'une définition lapidaire ? – cette notion d'*arachnéen* qui nous renvoie aux araignées et à leur silencieux travail de tissage, à son sens hermétique et à son intentionnalité énigmatique : l'*arachnéen* c'est le réseau, celui des lignes de la main comme celui de la *Résistance*, c'est la trame, la trace du « mode d'être autistique », le repérage de la sorte de coexistence silencieuse, respectueuse de l'autre et de la différence absolue, ineffaçable dont Deligny laisse l'existence se déployer dans les Cévennes. C'est une sorte d'*underground* inconscient, rebelle jusqu'à sa nomination même, entité qui existe dans l'instant où elle échappe à toute forme d'appréhension raisonnée.

Un splendide cahier de photos laisse paraître, car dans l'univers de Deligny l'image prime sur le mot, quelque chose du quotidien de ces enfants silencieux mais pas pour autant, comme on croit bon de le répéter,

absents et du moins pas à eux-mêmes, affairés, absorbés par on ne sait quelle idée ou nécessité impérieuse, cahier qui donne, plus qu'à penser, à sentir, à vivre cette modalité d'être, celle du réseau invisible, au-delà ou en deçà du langage, œuvrant dans une temporalité qui pourrait bien être celle, ternaire, dont Lacan a donné quelques clés.

Ce long texte, succession d'aphorismes plus ou moins déployés au fil des associations, réflexions sur la société humaine et sur celle animale qui nous fait entrevoir, scintillement et aveuglement, les limites de la nôtre, sur la politique et l'Histoire, la pensée et la non-pensée, les obstacles et les pièges inhérents au langage – « on comprend bien, écrit ainsi, tout à trac, Deligny, que nous puissions dire que l'araignée va faire sa toile, mais est-ce à dire qu'elle le veut ? » – révèle toute sa déconcertante étrangeté du fait même d'être suivi par d'autres, subtile idée éditoriale, plus ramassés qui conduisent, sans nous prévenir pour autant, à mieux cerner ce qu'il en fut de cette rencontre entre Deligny et Lacan, heurt, collision, emboîtement approximatif dont le centre de gravité est sans doute constitué par l'écoute de l'impossible, du réel. On a dit, redit, décliné à satiété la

soit-disante hostilité de Deligny à l'égard de la psychanalyse. Elle n'est pas niable et sans aucun doute justifiée s'agissant de ce que l'on peut appeler la vulgate psychanalytique, une certaine glose lacanienne, mais lorsqu'il s'agit de se débarrasser de ces aspects plus ou moins mondains qui dérivent volontiers vers un scientisme plus valorisant, les points de convergence apparaissent, forts et souterrains.

Cet autisme en miroir qui est celui de la société

Le parcours de Deligny demeure toujours chaotique, déconcertant : de l'autisme, répertorié mais jamais accepté pour ce qu'il est, un ailleurs indifférent et comme tel blessant pour les approches à visées orthopédiques, ce trajet conduit, ramène à cet autisme en miroir qui est celui de la société, acharnée à ne rien vouloir savoir de l'autre, du différent, de l'étranger. Deligny ne cesse de mettre en regard ce qu'il en est, écrit Bertrand Ogilvie dans sa postface, de « l'intolérable historique » et de l'« invivable, de l'incurable, de l'insupportable de la petite histoire », celle de ces autistes, Janmari (1) le tout premier, initiateur sans le savoir ou le vouloir – ni plus ni moins pour nous que l'araignée – du réseau.

Il y a dans ces textes quelque chose de plus que beau, de plus que bouleversant, quelque chose de calmement et inéluctablement révolutionnaire dont témoigne notamment ce texte, *L'Obligatoire et le Fortuit*, réflexions sur la guerre où l'on retrouve des accents de Freud, de La Boétie mais aussi de ce beau film quelque peu oublié de Francesco Rosi, *Les Hommes contre*. |

1. Notons la publication, il y a près d'un an, d'un ouvrage comprenant de nombreuses interventions de Fernand Deligny et qui relate à travers l'aventure et l'expérience de la revue *Les cahiers de l'Aire*, le travail collectif qui se développa avec et autour de lui, le travail notamment de Jacques Lin qui fut l'un des premiers « interlocuteurs » de Janmari. Deligny et les tentatives de prise en charge des enfants fous *L'Aventure de l'Aire* (1968-1973), Erès, 2007.



FERNAND DELIGNY